

Les représentations de la crucifixion du Christ sont innombrables, et les textes antiques enseignent que ce supplice terrible était répandu à travers tout l'Empire. Pourtant, les traces archéologiques sont rares. Essai d'explication anatomique. Par Jacques Jaume.

Le fondateur du christianisme, Jésus, a été crucifié, un supplice qui a perduré bien après lui et ne sera aboli que vers la fin du IV^e siècle. Bien que la crucifixion soit fondamentale pour la civilisation occidentale, l'archéologie moderne n'en a que peu de vestiges.

Des textes et quelques graffiti

Les premières citations de la croix dans la littérature latine se retrouvent chez Plaute (250-184 av. J.-C.). Il évoque un esclave qui doit mourir : *"mon père, mon grand-père, mon bisaïeul, mon trisaïeul ont ainsi fini leur carrière"*, *Miles Gloriosus*. Cicéron (106-43 av. J.-C.) la considère comme scandaleuse et infamante. Sénèque (50 av.-37 apr. J.-C.) l'évoque, plus près de nous Flavius Josèphe (37/38-100) et Tacite (I^{er} et II^e siècle).

Parmi le peu de documents iconographiques antiques sur la crucifixion, trois sont particulièrement intéressants. Un *graffito* découvert au Palatin en 1856-1857, daté du III^e siècle, figure un crucifié sur une croix avec une tête d'âne. Sur un autre, trouvé à Rome également et interprété comme une crucifixion dans l'arène, la croix est en T et le condamné, qui porte une peau de bête, est cloué aux poignets ; il a l'attitude de quelqu'un qui cherche de l'air pour mieux respirer. Enfin, un *graffito* découvert en 1959 et interprété comme la première représentation d'une crucifixion romaine à Pouzzoles, daté du I^{er} siècle apr. J.-C., montre un personnage encloué aux poignets.

Il existe des gemmes chrétiennes représentant des crucifixions, notamment une en jaspe rouge (*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1869).

On a retrouvé une multitude de croix grecques ou latines sur différents monuments, mais elles ne peuvent pas être considérées comme des représentations de crucifixion.

Entre le IV^e et le VI^e siècle, l'infamie du supplice va être remplacée par l'adoration rendue à la croix, instrument du salut des hommes. La découverte de la "Vraie Croix" par l'impératrice Hélène, mère de Constantin, va induire un culte et des honneurs



65

Ci-dessus. Le graffito du Palatin et une reproduction (III^e siècle), in L'Art en croix - le thème de la crucifixion dans l'histoire de l'art, Éditions La Renaissance du Livre - Jacques de Landsberg (2001).

Page de gauche. Gay Nicolai Nicolaievitch (1831-1894), Le Calvaire (Golgotha ou Crucifixion). Photo © RMN.

d'un supplice antique



Ci-dessus. Reconstitution d'un enclouage sur un stipes dans l'espace de Jehohanan ou d'Achille d'après les restes du crucifié de Giv'at ha-Mitvar. Photo © J. Jaume.

Ci-dessous. Crucifixion, Évangélaire de Saint-Gall, manuscrit irlandais du VIII^e siècle.



envers la croix. Elle va se montrer aux domiciles des chrétiens, au sommet des basiliques, au cou des fidèles, sur les monnaies, les diadèmes et même sur le sceptre impérial ; les hymnes liturgiques, comme le *Pange lingua*, l'honorent. Mais il n'y a pas de représentation du crucifié (noter quand même un jaspe vert représentant un crucifié du IV^e ou V^e siècle, d'après J.H. Middleton, *The Lewis collection of gems and rings of Corpus Christi College*, 1892).

L'une des premières représentations d'un crucifié chrétien se trouve sur un ivoire du British Museum daté du début du V^e siècle. Pour certains auteurs, la crucifixion chrétienne de la porte de l'église Sainte-Sabine à Rome est du V^e siècle.

Les étapes d'un supplice

Les textes nous renseignent sur le déroulement d'une crucifixion dans l'Empire romain.

L'esclave rebelle, ou le traître ayant commis un crime de lèse-majesté, était condamné officiellement. Il était fouetté nu puis on lui chargeait les épaules d'un *patibulum*, une poutre de bois creusée d'une mortaise, à laquelle il était ensuite attaché. Il portait également un *titulus*, document officiel sur lequel était inscrite la cause de sa condamnation. Dans les rues de la cité où il passait, la foule se moquait de lui, lui crachait dessus et pouvait même le battre. En dehors de la cité, souvent à proximité d'une voie de communication importante, étaient plantés des pieux, les *stipes*, qui pouvaient recevoir la mortaise du *patibulum* : l'ensemble formait alors un T. Là, le condamné était cloué au *patibulum*, pendu au *stipes* puis cloué à ce même *stipes* par les pieds.

Des témoignages évoquant des châtiments corporels durant la Première Guerre mondiale et dans les camps de concentration pendant la Seconde rapportent que, pendus par les bras, les crucifiés mouraient par asphyxie après une période d'auto-torture importante où ils se hissaient à la force des bras pour dégager leur cage thoracique et pouvoir respirer.

À la fin de la crucifixion romaine ou pour l'arrêter, on cassait les jambes du condamné en pratiquant le *crurifragium*. La mort était constatée d'un coup d'arme pointue et tranchante. L'enclouage était presque constant, symbole de l'irréversibilité de ce supplice.

Les premières études anatomiques

Les textes ne décrivent jamais la crucifixion et on ne connaît pas d'une manière concrète son déroulement exact et les modalités d'enclouage.

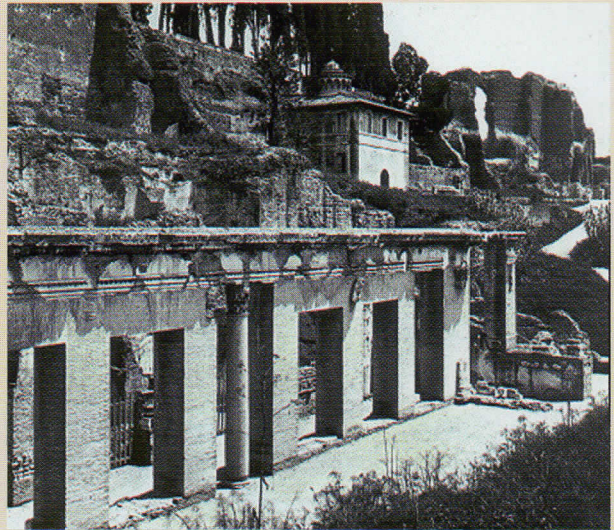
C'est un médecin chirurgien, le docteur Pierre Barbet, qui lança une étude détaillée et approfondie du mode de crucifixion. Il était passionné par le linceul de Turin, drap montrant une empreinte d'homme crucifié, flagellé et présentant des signes de torture comme des blessures au crâne, des marques de contusion et une trace de coup au

LE CONTEXTE HISTORIQUE DE LA CRUCIFIXION DANS L'ANTIQUITÉ

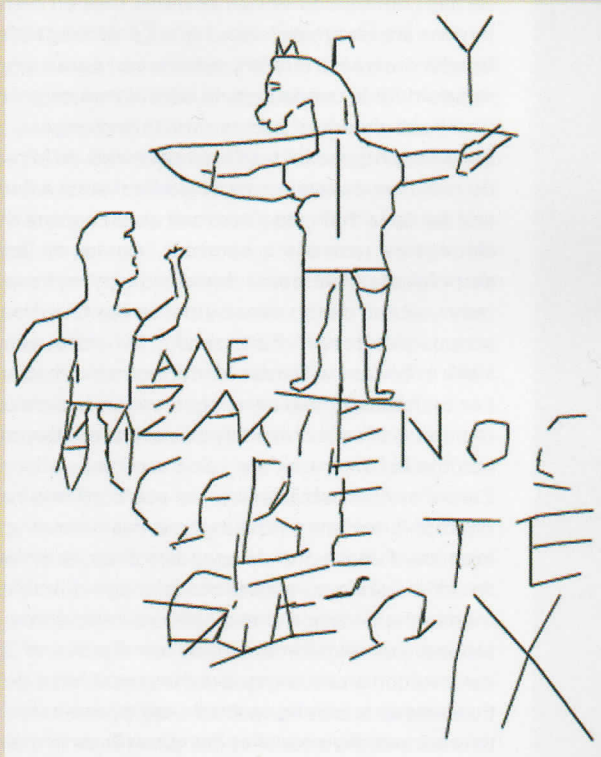
La crucifixion était une pratique de condamnation et de supplice très répandue durant l'Antiquité, mais les traces archéologiques sont presque inexistantes. Il est difficile de s'en faire une idée précise.

UNE ORIGINE PROBABLEMENT MÉSOPOTAMIENNE

La plupart des chercheurs place son origine en Mésopotamie. Les Perses utilisaient l'empalement et la crucifixion. Les Assyriens empalaient leurs condamnés sous le *sternum* et les laissaient en place délibérément. Les Grecs usaient de la crucifixion, notamment Alexandre qui l'aurait apprise des Perses. Les Carthaginois l'employaient pour les généraux vaincus. Avant l'occupation romaine en Palestine, on crucifiait abondamment. Pendant la période asmonéenne, on punissait par crucifixion. L'Ancien Testament signale des condamnations à mort par crucifixion. La Septante l'appelle *xulon didumon*, le bois double.



Le Palatin, Rome, Paedagogium, bâtiment dans lequel fut trouvé le graffiti représentant le crucifié à tête d'âne. Photo du début du XX^e siècle, © DR.



Dessin reproduisant un graffiti trouvé au Palatin, dans le Paedagogium, et représentant un crucifié à tête d'âne.

LE PIRE SUPPLICE POUR LES ROMAINS

À Rome, ce mode de mise à mort commence pour certains historiens à la fin de la seconde guerre punique. Les Romains en deviendront les spécialistes et en font un usage coutumier. Elle est un mode de condamnation pour les esclaves, les déserteurs, les voleurs, les rebelles vaincus, les traîtres. En 73 av. J.-C., on crucifia 6 000 esclaves sur la Via Appia suite à la révolte de Spartacus. On condamnait en disant : "Pose la croix sur l'esclave".

La crucifixion était considérée comme le supplice le plus terrible, même pour les esclaves : "*Servitutis extremum summumque supplicium*" (Cicéron). Placée au sommet de la hiérarchie des condamnations infligées par l'Empire avant la décapitation, la crémation, les bêtes féroces, etc., elle s'appuie sur la malédiction de l'*arbor infelix*, l'arbre stérile. En effet, la crucifixion était aussi un sacrifice religieux au dieu des enfers (Posidonios précise au sujet des Celtes qu'ils sacrifiaient des hommes en les crucifiant). Le cadavre du supplicié devait pourrir sur la croix et pouvait être mangé par certains animaux sauvages.

Pour l'homme de l'Antiquité une telle condamnation à mort le privait de son paradis. Il ne profitait pas des rites funéraires si importants. Il était condamné à ne pas avoir d'au-delà et à ce que son âme erre indéfiniment comme un fantôme. Il était maudit. Ce contexte si particulier de la crucifixion en faisait, pour les Romains, la pire des choses existantes et créait une terreur inqualifiable. Peut-être est-ce pour cela que les témoignages à son sujet sont si rares.

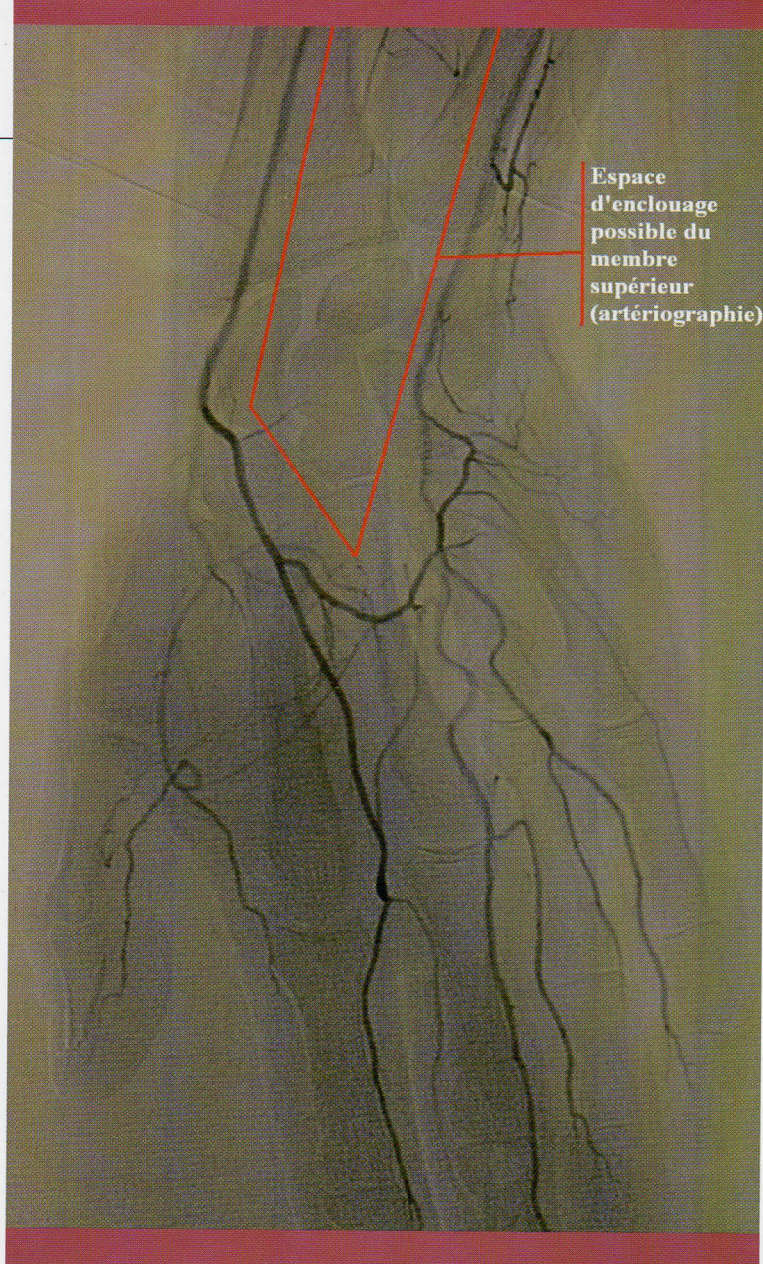
côté. Barbet partit d'une étude détaillée de cette empreinte pour réaliser un prototype anatomique du mode de crucifixion romain. Il démontra pour la première fois que l'enclouage des membres supérieurs ne pouvait pas se faire dans la paume de la main mais dans un espace des os du carpe, l'espace de Destot. Son étude anatomique détaillée est relatée dans son livre *La passion de Jésus-Christ selon le chirurgien* (1950).

Ce travail qui fait autorité s'était appuyé sur ceux d'autres érudits, notamment celui du Père Holzmeister S. J., "*Crux Domini ejusque crucifixio*

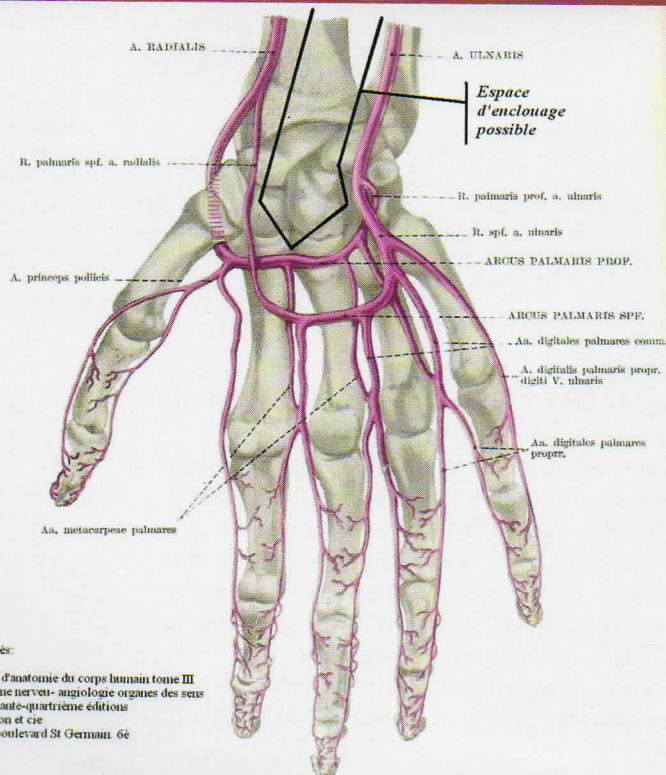
ex archeologia romana illustrantur" dans la revue *Verbum Domini* de l'Institut pontifical biblique (mai, juillet, août, septembre 1934).

Autant son hypothèse de l'enclouage carpien (pour les mains) était révolutionnaire et a modifié la vision de la crucifixion, jusque-là connue uniquement par des représentations d'artistes, autant son hypothèse de l'enclouage métatarsien (pour les pieds) était peu satisfaisante par rapport à la solidité requise pour ce supplice.

Un autre chirurgien, le docteur Pierre Mérat, a proposé plus récemment un espace tarsien virtuel sur



Espace
d'enclouage
possible du
membre
supérieur
(artériographique)



D'après:

Atlas d'anatomie du corps humain tome III
système nerveux-angiologie organes des sens
cinquante-quatrième éditions
Masson et cie
120 boulevard St Germain. 6e
1974

ARTERIAE MANUS
(arcus palmares)

le vivant entre le 3^e cunéiforme, le 2^e cunéiforme et le scaphoïde du tarse, espace dit de Mérat qui donne une correspondance d'enclouage tarsien pour le pied à un enclouage carpien pour la main. Des médecins ont donc essayé de déterminer des lieux anatomiques d'enclouages possibles faciles à réaliser, mais en oubliant un paramètre capital : le condamné, tout en restant encloué, ne devait pas mourir trop rapidement et donc ne pas subir d'hémorragie importante. C'est cette nouvelle approche que j'aborde.

Les indices du pauvre Jehohan

Je pense qu'il faut définir des espaces d'enclouage possibles au niveau des membres supérieurs et inférieurs possédant une solidité osseuse, articulaire ou tendineuse suffisante qui permettait de clouer, de fixer définitivement un homme, tout en respectant les arbres artériels pour que l'enclouage n'embroche aucune artère importante qui aurait saigné rapidement le condamné, le faisant mourir prématurément et surtout sans supplice prolongé.

Si l'on superpose le dessin du squelette de la main, du radius et du cubitus de sa partie distale à l'arbre artériel de la main, on s'aperçoit qu'un espace d'enclouage est possible, respectant l'espace de Destot du poignet relevé par le docteur Barbet et l'espace radio cubital distal, évoqué par le docteur Haas à propos des restes d'un crucifié juif retrouvés en 1968 à Giv'at ha-Mitvar et dénommé Jehohan (les archéologues avaient observé sur le tiers inférieur de son radius droit une cannelure interprétée comme le frottement d'un clou sur l'os).

L'arbre artériel le laisse libre, ce que confirme l'artériographie (examen radiologique des artères après injection d'un produit de contraste dans les artères). Je définis donc un espace d'enclouage possible du membre supérieur qui respecte ces contraintes, qui répond aux expérimentations de Barbet et à la constatation archéologique de Haas et élimine définitivement un enclouage palmaire qui pourrait traumatiser les arcades artérielles des paumes de la main.

En ce qui concerne le membre inférieur, en faisant le même travail de superposition, on s'aperçoit que l'espace de Mérat est libre de toutes superpositions d'artères importantes et respecte nos contraintes pour le dos du pied.

Pour le talon, on peut définir deux espaces respectant nos contraintes, un espace d'enclouage du calcaneum que j'ai appelé espace de Jehohan (car dans son calcaneum était figé un clou ayant servi à sa crucifixion, d'après Joe Zias) où aucune artère ne se projette et un espace tendineux au niveau du tendon d'Achille que j'ai dénommé l'espace d'Achille où aucune artère ne se projette. Ces deux espaces permettent l'enclouage du patient par les deux pieds, un de chaque côté du stipes. L'espace d'Achille étant très résistant et facile à percer, on peut se poser la question de savoir si

l'enclouage du calcanéum de Jehohan n'a pas été une erreur du bourreau tapant sur l'os et le perforant alors qu'il cherchait à passer entre le tendon d'Achille et les os de la jambe. Les restes de la planchette entre os et tête du clou (retrouvées avec les ossements) le laissent à penser car elle aurait été très utile dans l'espace d'Achille alors qu'elle l'est moins sur le calcanéum.

Cette remarque est importante, car elle peut définir des zones d'enclouage n'intéressant aucun os (dans le sens de traumatisme osseux), ce qui éclairerait aussi une donnée archéologique : le peu de restes osseux connus montrant des traces de crucifixion. Cela s'expliquerait par un non traumatisme osseux lors des crucifixions, ne produisant aucune trace ostéologique. L'enclouage ne devait se faire qu'entre les os et les parties les plus molles.

L'étonnant Christ de Saint-Gall

Pendant mes recherches, j'ai eu l'occasion de pouvoir observer un document datant du VIII^e siècle, une enluminure illustrant une page de l'Évangélique Saint-Gall (Suisse, 23 x 17,5 cm, Bibliothèque conventuelle), célèbre ouvrage irlandais.

Sur cette peinture remarquable, le Christ est imberbe, enveloppé dans un vêtement curieux, un *colombium* qui semble l'enlacer. Crucifié, ses deux mains sont enclouées au milieu des paumes, ses deux pieds tournés du même côté pointant vers sa droite sont encloués au niveau des deux calcanéums dans l'espace de Jehohan.

Cette représentation du VIII^e siècle est-elle purement symbolique, repose-t-elle sur la connaissance d'une technique ou d'une physiologie de la crucifixion ? Cette vision respectant les arbres artériels des extrémités des membres supérieurs et inférieurs peut éclairer différemment le *crurifragium*, le fait de briser les jambes des crucifiés pour accélérer la mort. En effet, une fois les os des jambes brisés, le supplicié n'était pendu que par les bras, ne pouvant plus s'appuyer sur ses jambes pour se relever et échapper à son asphyxie. Si on imagine une crucifixion dans les espaces de Jehohan ou d'Achille, les jambes deviennent moins importantes pour lever le corps en proie à l'asphyxie. Le *crurifragium* pouvait donc servir à rompre les artères des membres inférieurs, le condamné étant alors très rapidement saigné, avec des douleurs assez terrifiantes. On se rapproche alors de la notion de sacrifice qu'était la crucifixion dans lequel le sang doit être répandu sur le sol.

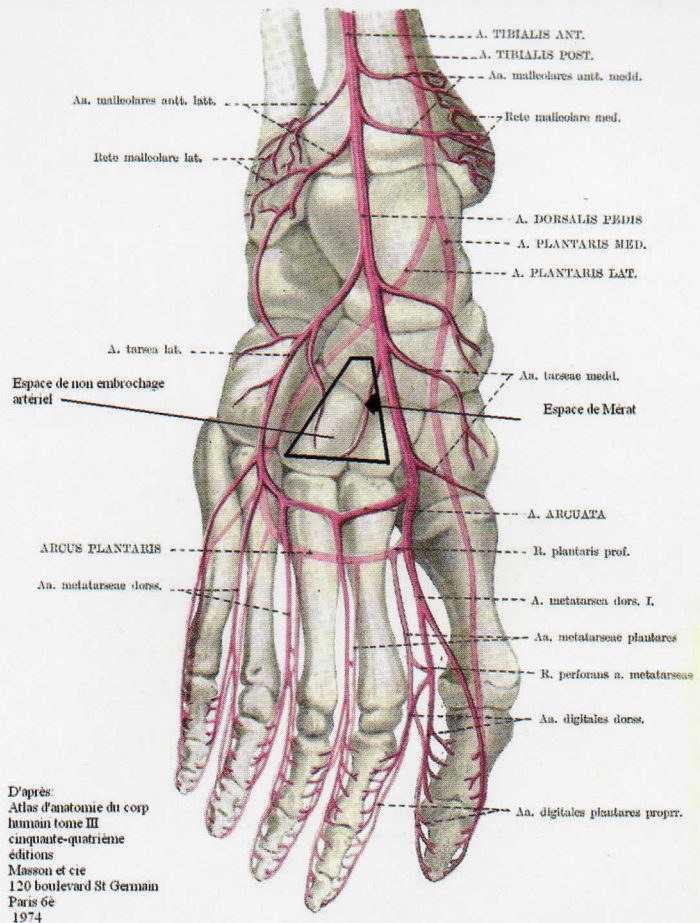
Jacques Jaume, docteur en médecine

À droite, en haut. Artériographie de la main.
Photo © J. Jaume.

À droite, en bas. L'arbre artériel du pied

Page de gauche, en haut. L'arbre artériel de la main.

Page de gauche, en bas. Artériographie du pied.
Photo © J. Jaume.



D'après:
Atlas d'anatomie du corps humain tome III cinquante-quatrième éditions
Masson et cie
120 boulevard St Germain
Paris 6e
1974

ARTERIAE PEDIS
(aspectus dorsalis)

